


Stefano GASPARRI

## COMPÉTITION OU COLLABORATION ? LES LOMBARDS, LES ROMAINS ET LES ÉVÊQUES JUSQU'AU MILIEU DU VIII<sup>E</sup> SIÈCLE

**A**rioald, roi des Lombards pendant la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle, apparaît dans les sources de la période sous un double aspect, même au sein de la même source. La *Vita sancti Columbani* écrite par Gallus le présente dans un cas avec les traits négatifs typiques du barbare arien. Gallus raconte une histoire dont un protagoniste était un moine du monastère de Bobbio, Blidulfus, qui, envoyé à Pavie, avait été pris dans une embuscade par un homme d'Arioald, encore duc à ce moment-là. L'homme avait été sévèrement battu, mais l'intervention divine l'avait guéri et avait puni d'une manière atroce l'agresseur, provoquant en même temps une terreur superstitieuse chez Arioald. Avec ce portrait du duc, nous sommes ici confrontés à une narration classique en son genre, celle du barbare qui subvertit le christianisme<sup>1</sup>.

Cependant, dans le chapitre précédent, Jonas raconte une histoire différente. L'évêque de Tortona, Probus, voulait étendre son contrôle sur le monastère de Bobbio et il avait sollicité l'appui des autres évêques d'Italie du Nord. Ces derniers, tous ensemble, avaient donc demandé au roi d'intervenir. Le roi, qui en 626 était ce même Arioald qui avait battu le moine, répondit tout d'abord qu'il ne pouvait pas intervenir dans une affaire que seul un synode aurait pu résoudre et puis, prenant position plus clairement, il déclara qu'il ne pouvait pas favoriser *qui adversum Dei famulum* (l'abbé de Bobbio) *molestias vellint generare*<sup>2</sup>. Un comportement exemplaire, même si on pourrait penser, trivialement, que le roi avait tiré une forte leçon de ce qui lui était arrivé dans le passé; mais dans le récit de  les deux épisodes suivent un ordre inverse de celui de ma présentation, ce qui conduit à aller plus loin dans l'interprétation. En réalité, la figure d'Arioald est plus complexe, comme l'est la situation de l'Italie lombarde elle-même. La preuve en est une lettre que le pape Honorius a écrite l'année précédente (625) à l'exarque d'Italie Isacius, lui demandant de prendre des mesures sévères contre *quosdam episcopos in Transpadanis partibus* qui, oubliant le serment qu'ils avaient juré au roi Agilulf, puis à son fils Adaloald, soutenaient contre le dernier le *tyrannus*

1 Jonas, *Vita Columbani*, II, 24, in *Ionae Vitae sanctorum Columbani, Vedastis, Iohannis*, éd. B. Krusch, Hanovre et Leipzig, 1905 (*M.G.H. Scriptores rerum Germ. in us. Schol.*, 37), p. 286-289.

2 Jonas, *Vita Columbani*, II, 23, p. 281-283.

Arioald<sup>3</sup>. Même ici, Arioald présente une double face : pour le pape, il est un tyran, l'ennemi des rois catholiques amis de l'église ; pour certains évêques de l'Italie du Nord, au contraire, Arioald était le bon candidat à soutenir, au moment où le jeune Adaloald et sa mère Théodelinde étaient en passe d'être chassés du trône précisément par les forces d'Arioald<sup>4</sup>. Cela signifie que ce dernier offrait plus de garanties aux évêques de la vallée du Pô – qui étaient les vrais leaders de la communauté romaine d'Italie du Nord, le cœur du territoire occupé par les Lombards – et pour cette raison, ils l'avaient reconnu comme roi légitime. Par contre, le pape Honorius, de son lointain observatoire romain, était resté attaché à la famille d'Agilulf et Theodelinde, les parents d'Adaloald, poursuivant ainsi la vieille politique d'amitié avec cette famille – et avec les groupes de l'élite lombarde qui les avaient soutenus – inaugurée en son temps par le pape Grégoire le Grand<sup>5</sup>.

Nous sommes ici devant un conflit purement politique, dans lequel les coalitions étaient construites selon une logique tout à fait différente de l'opposition frontale entre les Lombards d'une part, et les Romains de l'autre. Ces coalitions n'étaient pas rigides et la collaboration, même entre les anciens adversaires, était toujours possible. L'année suivant la lettre d'Honorius, Arioald, comme nous l'avons vu, s'opposait à ces mêmes évêques qui l'avaient soutenu, en soutenant le monastère de Bobbio allant même jusqu'à aider, *supplimento publico*, la mission de l'abbé Bertulf à Rome auprès du pape Honorius. Ce dernier, qui s'était violemment opposé à Arioald, se trouvait cette fois d'accord avec lui, envoyant une bulle qui proclamait l'exemption de Bobbio de toute ingérence épiscopale<sup>6</sup>. Quelques mois auparavant d'ailleurs, Honorius avait envoyé des messagers à l'*excellentissimus rex Longobardorum* Arioald, demandant le retour du patriarche Fortunatus, qui avait fui vers les terres lombardes<sup>7</sup>.

Le pape Honorius avait également écrit au duc lombard de Bénévent, Arechis, exigeant le retour d'un moine fugitif. Le duc, que le pape appelle *gloria vestra* conformément aux usages byzantins, en soulignant son souci de la justice et en particulier celle qui visait *ad Dei culturam*, appartenait donc à un réseau de pouvoirs locaux qui coexistaient, avec lesquels le pape maintenait des rapports normaux de collaboration<sup>8</sup>. On trouve les mêmes tons, par exemple, dans une lettre

3 *Epistolae Langobardicae collectae*, éd. W. Gundlach, Berlin, 1892 (*M.G.H. Epistolae Merovingici et Karolini aevi*, I), n. 2, p. 694.

4 Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, IV, 41, éd. G. Waitz, Hanovre, 1878 (*M.G.H. Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum saec. VI-IX*), p. 133.

5 W. Pohl, *Gregorio Magno e il regno dei Longobardi*, in C. Azzara (éd.), *Gregorio Magno, l'impero e i «regna»*, Florence, 2008, p. 15-28.

6 CDSCB = *Codice Diplomatico del monastero di San Colombano di Bobbio fino all'anno MCCVIII*, I, a cura di Carlo Cipolla, Rome, 1918 (*Fonti per la storia d'Italia*, 52).

7 *Epistolae Langobardicae collectae*, n. 3, p. 695.

8 *Epistolae Langobardicae collectae*, n. 4, p. 696.

contemporaine envoyée par Honorius au *magister militum* byzantin de Naples, Anatole<sup>9</sup>. L'alternance des temps de guerre et de paix ne changeait rien à cette image de stabilité.

Cette interprétation modifie la vision des événements du premier siècle du royaume lombard, telle que l'historiographie, notamment italienne, l'a traditionnellement présentée. À la base des études sur cette période en effet, il y a toujours eu l'idée d'une opposition absolue entre les Lombards d'une part et de l'autre les Byzantins et la population italique. Les historiens soulignaient les caractéristiques qui auraient rendu impossible tout dialogue entre les Lombards et la population locale, encadrée par les élites militaires et ecclésiastiques byzantines. La plus importante d'entre elles était que les Lombards, comme on le lit par exemple dans des pages célèbres de Gian Piero Bognetti et Ottorino Bertolini, auraient été fortement païens ou ariens et que, par conséquent, toute relation amicale avec les Romains était impossible<sup>10</sup>. Mais la brève discussion des sources que j'ai présentée nous donne une image totalement différente. Les Lombards ont toujours été, dans l'historiographie, l'exact opposé des Francs, le modèle inverse : d'un côté, une collaboration précoce et profonde, de l'autre une concurrence totale. Presque tous les événements importants concernant les relations entre les Romains d'Italie (ou les Byzantins) et les Lombards ont été interprétés comme le produit de cette hostilité, parfois manifeste, le plus souvent latente et implicite<sup>11</sup>. Cependant, un examen objectif des sources fournit des éléments différents : dans les sources il n'y a souvent aucune trace d'hostilité.

Examinons maintenant la question de l'armée. Les historiens ont été étonnés de constater que Byzance n'avait pas défendu plus efficacement la péninsule italienne contre les envahisseurs barbares. En fait, tout au long de cette période, les sources ne rapportent qu'une seule bataille – d'ailleurs plusieurs décennies après l'arrivée des Lombards – entre les Romains et les Lombards, celle de la rivière Scultenna en Emilie, où, en 643, l'exarque Isacius fut vaincu et tué par les Lombards de Rotari<sup>12</sup>. Paul Diacre, qui écrit sur la base de sources contemporaines des événements, raconte la longue avance d'Alboin, mais son récit est plein d'éléments légendaires, bibliques et textuels : par exemple, Alboin qui, sur

9 *Epistolae Langobardicae collectae*, n. 5, p. 696-697.

10 Pour Bognetti, voir sa bibliographie dans G. P. Bognetti, *L'età longobarda*, IV vol., Milan, 1966-67 ; pour Bertolini, voir en général O. Bertolini, *Roma e i Longobardi*, Rome, 1972.

11 Pour la bibliographie récente v. S. Gasparri, *I Germani immaginari e la realtà del regno. Cinquant'anni di studi sui Longobardi*, in *I Longobardi dei ducati di Spoleto e Benevento*, Atti del XVI Congresso internazionale di studi sull'alto medioevo, CISAM, I, Spolète, 2003, p. 3-28 ; pour la période précédente, G. Falco, *La questione longobarda e la moderna storiografia italiana*, in Atti del I Congresso internazionale di studi longobardi, Spolète, 1952, p. 153-166 et E. Artifoni, *Ideologia e memoria locale nella storiografia italiana sui Longobardi*, in C. Bertelli et G. P. Brogiolo (éd.), *Il futuro dei Longobardi. L'Italia e la costruzione dell'Europa di Carlo Magno*, Saggi, Milan, 2000, p. 219-227.

12 Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, IV, 45, p. 135.

les Alpes, à partir du sommet du *Mons Regis*, comme Moïse sur le Mont Sinaï, contemple l'Italie du Nord; et puis la conquête de Pavie, dont la très longue résistance a été mise en doute<sup>13</sup>. Après ces événements fondateurs de l'histoire du royaume, pendant une trentaine d'années, il n'y a aucune autre donnée, en dehors de l'expédition catastrophique du *kouropalates* Baduarius<sup>14</sup>. Dans les décennies suivantes, les Lombards sont en Toscane et dans le centre-sud, à Spolète et à Bénévent<sup>15</sup>. Mais la présence de Lombards, qui se renforce lentement, se réalise en silence, sans ruptures importantes. Et l'absence de fortes réactions de la part de Byzance, qui est certainement due à ses entreprises à l'Est et dans les Balkans, s'explique peut-être aussi par une acceptation *de facto* de la présence lombarde en Italie.

Il ne manque pas d'épisodes hostiles de la part des Byzantins, ou qui peuvent parfois être interprétés de cette façon, comme le meurtre d'Alboin ou celui de son successeur Clefi<sup>16</sup>. Mais même dans ces cas, il n'existe aucune preuve de ce que les Byzantins ont réellement essayé de briser la domination lombarde. Le seul moment où ils ont vraiment tenté de le faire, c'est pendant le règne d'Autari, autour de 590, lorsque l'empereur Maurice et le roi des Francs Théodebert s'allièrent contre les Lombards au nom de l'appartenance commune à la *respublica*. Dans les lettres échangées entre les deux alliés, l'hostilité byzantine contre les Lombards, considérés comme hors de la *respublica*, est évidente<sup>17</sup>. Les raisons pratiques de l'attitude différente sont évidentes: les Lombards occupaient une grande partie de l'Italie, alors que les Francs étaient dans une région depuis longtemps sortie de la zone de contrôle direct de l'Empire byzantin. Cependant, au moment de se concrétiser, cette alliance ne put se réaliser: Byzance n'envoya jamais ses troupes rejoindre les troupes franques. Restés seuls, les Francs échouèrent à prendre le contrôle de la plaine du Pô et reculèrent au-delà des Alpes<sup>18</sup>. Malgré l'alliance

13 *Ibid.*, II, 8, 26-27, p. 76-77, 86-87; A.A. Settia, *Aureliano imperatore e il cavallo di re Alboino. Tradizione ed elaborazione nelle fonti pavesi di Paolo Diacono*, in Id., *Barbari e infedeli nell'alto medioevo. Storia e miti storiografici*, Spolète, 2011, p. 87-103; W. Pohl, *Alboin und der Langobardenzug nach Italien. Aufstieg und Fall eines Barbarenkönigs*, in M. Meier (éd.), *Sie schufen Europa. Historische Portraits von Konstantin bis Karl dem Grossen*, Munich, 2007, p. 216-227.

14 Jean de Biclarum, *Chronica*, in *Chronica minora saec. V, VI, VII*, éd. Th. Mommsen, II, Berlin, 1894 (*M.G.H. Auctores antiquissimi*, 11), p. 214: «Baduarius gener Iustini principis in Italia a Longobardis proelio vincitur et non multo plus post inibi vitae finem accipit» (anné 576).

15 G. P. Bognetti, *Tradizione longobarda e politica bizantina nelle origini del ducato di Spoleto*, in G. P. Bognetti, *L'età longobarda*, Milano, 1967, III, p. 439-475; C. Azzara, *Spoleto e Benevento e il regno longobardo d'Italia*, in *I Longobardi dei ducati di Spoleto e Benevento...* cit., I, p. 105-123.

16 Paul Diaque, *Historia Langobardorum*, II, 28, 31, p. 87-89, 90.

17 *Epistolae aevi Merovingici collectae*, éd. W. Gundlach, Berlin, 1892 (*M.G.H. Epistolae Merovingici et Karolini aevi*, I), n. 25-48, p. 138-153; sur cet sujet v. S. Gasparri, *Nefandissimi Langobardi. Le origini di un linguaggio politico*, in E. Cuozzo - V. Déroche - A. Peters-Custot - V. Prigent (éd.), *Puer Apuliae. Mélanges offerts à Jean-Marie Martin*, II, Paris, 2008, p. 325-332.

18 Paul Diaque, *Historia Langobardorum*, III, 17, 22, 29, p. 101, 104, 108.

formelle, la collaboration avec les Francs était considérée évidemment, à Byzance, comme plus dangereuse que la rivalité avec les Lombards.

Dans cette perspective, deux épisodes de cette période apparaissent comme moins surprenants. Le premier a eu lieu au cours de la période ducale, les dix années après l'assassinat du roi Clefi, au cours desquels les Lombards restèrent sans roi et sous le commandement de leurs ducs. Trois de ces ducs avaient pénétré dans le royaume franc où, cependant, ils avaient été défaits et avaient subi de lourdes pertes : la réaction des Francs à la pénétration lombarde avait donc été très différente de celle de l'Empire byzantin. De retour en Italie, ces mêmes ducs arrivèrent à Suse qui, écrit Paul Diacre, « était tenue au nom de l'empereur par Sisinnius, qui était *magister militum* ». Mais Mummolus, qui était à la poursuite des ducs lombards, avertit Sisinnius qu'il était en train d'arriver ; à ce point les ducs s'enfuient<sup>19</sup>. L'interprétation classique est que les ducs lombards ont été pris dans l'étau entre Mummolus et Sisinnius et que, pour cette raison, ils furent obligés de fuir. Cependant, une lecture attentive de ce que dit Paul Diacre montre que Sisinnius ne leur semble pas hostile, nous pourrions même penser qu'il avait averti les ducs. En tout cas, nous apprenons que la garnison byzantine avait résisté, apparemment isolée du reste des forces byzantines d'Italie, pendant plusieurs années après l'invasion lombarde. Et les mêmes ducs l'avaient ignorée et étaient allés combattre dans les territoires francs, sans s'arrêter pour lutter contre la garnison byzantine.

Plus clairement encore, quelques années plus tard, il y a l'histoire de *Francio*, un autre *magister militum* byzantin. Ce commandant byzantin avait résisté pendant vingt ans aux Lombards dans l'île Comacina, au milieu du lac de Côme. Mais il est impossible de penser que la garnison de Francio aurait pu résister à une pression hostile duré vingt ans : l'île garantissait les défenses, mais en même temps, coupait la garnison de tout lien avec le monde. Il est évident que Francio avait conclu un accord avec les Lombards, qui a duré jusqu'au règne d'Autari. L'objectif du roi semble avoir été de s'emparer du trésor que Francio avait gardé dans l'île, consistant en de nombreuses richesses qui y avaient été apportés de différentes villes, probablement dans les premiers et plus violents moments de l'invasion lombarde<sup>20</sup>.

Si nous regardons de l'autre côté, les résultats sont probablement identiques. Dans le duché du Frioul, qui était un rempart défensif fondamental pour le royaume lombard à la fin du sixième siècle, les ducs – Grasulf et Gisulf II – reconnaissent plusieurs fois la supériorité de l'empereur (et donc de l'exarque d'Italie),

19 *Ibid.*, III, 8, p. 96-97.

20 *Ibid.*, III, 27, p. 107-108.

se détachant du roi de Pavie, pour se soumettre ensuite au roi quelques années plus tard<sup>21</sup>.

Placées l'une à côté de l'autre, les histoires de Sisinnius et Francio et des ducs du Frioul sont la preuve d'une coexistence – sans aucun doute difficile, mais concrète – entre rois, ducs lombards, commandants byzantins et exarques, qui a duré certainement longtemps. En raison de la pauvreté des sources, il n'est pas facile, au moins jusqu'au début du septième siècle, de comprendre précisément la situation italienne. Les lettres de Grégoire le Grand sur la Toscane et la Pentapole, par exemple, donnent une image confuse, dans laquelle de nombreuses villes sont aux mains de commandants militaires aux noms barbares, mais il n'est pas clair de déterminer s'il s'agit de byzantins ou de lombards. Dans tous les cas – comme l'ont démontré les exemples cités – ils étaient prêts à aller d'un côté ou de l'autre. C'est cela la *rerum Italicarum confusio*, la « confusion » mentionné par l'empereur Maurice dans une lettre adressée au pape<sup>22</sup>.

La même chose peut être dite pour les premiers ducs de Spolète et de Bénévent, dont nous connaissons peu ou rien, Faroald et Zotto<sup>23</sup>. Ces informations peuvent être interprétées comme la preuve que la domination byzantine en Italie se décomposait de l'intérieur, sous la pression lombarde, mais des données plus tardives prouvent qu'on avait trouvé un équilibre durable entre les deux parties. Autour de 620, pour exemple, le duc de Frioul Cacco s'était même allé à Oderzo, une ville byzantine de la Vénétie, pour pouvoir être adopté par le patricien Grégoire, qui était soit l'exarque de Ravenne soit le *magister militum* du ducato vénitien. L'histoire se termina mal, par la trahison de Grégoire qui tua le duc, son frère et ses amis, mais elle indique aussi la profondeur des relations mutuelles entre les commandants lombards et les officiers byzantins<sup>24</sup>. En outre, si se révélait exacte la vieille hypothèse d'Ottorino Bertolini, selon laquelle l'épisode était la suite de la lutte – que je ai mentionnée au début – entre Adaloald et Arioald pour le trône lombard (Grégoire aurait favorisé Adaloald et aurait éliminé le duc parce qu'il était sur le point d'aller à côté de Arioald), ce serait une preuve de plus du fait que l'échiquier politique était très fragmenté : Adaloald avait avec lui le groupe lié à la famille d'Agilulf, les Byzantins et le pape, Arioald les évêques d'Italie du Nord et le reste de l'élite lombarde<sup>25</sup>.

L'invasion de l'Italie par les Lombards a été une rupture incontestable avec l'empire ; cependant ils ont réussi à s'insérer, d'une façon plus ou moins violente

21 *Epistolae Austrasicae*, éd. W. Gundlach, Berlin, 1892 (*M.G.H. Epistolae Merowingici et Karolini aevi*, I), n. 41, 48, p. 147-148 e 152-153 ; S. Gasparri, *I duchi longobardi*, Rome, 1978 (*Studi storici*, 109), p. 65-66.

22 Gregorii I Papae *Registrum Epistolarum*, éd. L. Hartmann, Berlin, 1887-1899 (*M.G.H. Epistolae*, I, II), I, 16b (591), p. 21-22 (*rerum Italicarum confusio*) ; IX, 99 (599), X, 13 (600), p. 108, 247.

23 S. Gasparri, *I duchi...* cit. n°11, p. 73, 86, e Paul Diacon, *Historia Langobardorum*, III, 13, 33, p. 100, 112.

24 S. Gasparri, *I duchi...* cit. n°11, p. 66, e Paul Diacon, *Historia Langobardorum*, IV, 38, p. 132-133.

25 O. Bertolini, *I Germani. Migrazioni e regni nell'Occidente già romano*, Milan, 1965, p. 244.

selon les périodes, dans le système byzantin de la péninsule, le modifiant lentement jusqu'à construire un nouveau système d'équilibre lombarde-byzantin destiné à durer pendant un siècle et demi<sup>26</sup>. Durant cette période, aucun des rivaux théorique – l'empire et les Lombards –, n'a cherché à éliminer son adversaire ; les tentatives dans ce sens au cours du septième siècle sont des exceptions. En effet, il n'y a qu'une seule exception : l'expédition de Constantin II dans le sud de l'Italie en 663<sup>27</sup>.

Les preuves de ce comportement oscillant entre rivalité et coopération sont particulièrement évidentes à l'époque de Grégoire le Grand. Dans certaines de ses lettres, le pape a utilisé un langage apocalyptique pour définir les Lombards, soulignant à plusieurs reprises « quantas tribulationes de Langobardorum gladiis » – tout ce que lui-même et la ville de Rome avaient dû souffrir –, et donc identifier les Lombards comme des ennemis mortels. Le pape dit aussi que, s'il avait ne serait resté rien des Lombards, ils n'auraient eu ni rois ni ducs<sup>28</sup>. Mais il s'agit de mots défensifs, adressés à Constantinople, où ses actions semblaient très différentes de ces mots et où on lui reprochait de travailler pour conclure la paix, un résultat qu'il a effectivement réussi à obtenir autour de l'an 600<sup>29</sup>.

Très différente est l'image qui se dégage des lettres adressées par Grégoire au roi Agilulf et à la reine Teodolinda, qui révèlent une pleine acceptation du statu quo et donc de la domination lombarde<sup>30</sup>. Tout en étant pleinement inséré dans l'empire romain, la *respublica*, Grégoire reconnaissait la légitimité de la puissance des rois lombards, et aussi celle de leurs ducs : à Arechis de Bénévent, appelé *glorieux fils*, il demande d'envoyer le bois pour restaurer les toits des églises romanes<sup>31</sup> ; au jeune Adaloald, il envoie des cadeaux de baptême et est attentif à ce qu'il puisse grandir dans la foi catholique, sans la tache de l'hérésie des Trois Chapitres<sup>32</sup>. Pour la même période, on connaît bien aussi la collaboration entre Jean, patriarche d'Aquilée, et le roi Agilulf dans le cadre des relations contrastées liées au début du schisme des Trois Chapitres. Dans ce cas, Grégoire et ses successeurs étaient sur le front opposé, parce que pour eux, Jean était un évêque schismatique : coopération, confrontation hostile ou rivalité se succèdent sur la

26 Un équilibre qui, cependant, n'a jamais été officiellement reconnu par Byzance ; de même, la paix signée par Grégoire le Grand avec Agilulf n'avait qu'une valeur locale : S. Gasparri, *Gregorio Magno e l'Italia meridionale*, in *Gregorio Magno e il suo tempo*, Rome, 1991 (Studia Ephemeridis Augustinianum, 33), p. 77-101.

27 Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, V, n. 6-11, p. 146-150.

28 S. Gasparri, *Nefandissimi Langobardi...* cit. n° 17, p. 327-328 ; Gregorii I Papae *Registrum Epistolarum*, V, 6 (594 : adressée au diacre Sabinianus à Constantinople), p. 287

29 V. note 26.

30 Gregorii I Papae *Registrum Epistolarum*, IX, 66-67 (598), p. 85-88.

31 Gregorii I Papae *Registrum Epistolarum*, IX, 126 (599), p. 126-127.

32 Gregorii I Papae *Registrum Epistolarum*, XIV, 12, p. 430-432.

scène politique, avec les mêmes acteurs, qui incarnent des rôles qui changent de temps en temps<sup>33</sup>.

Il n'y a qu'un seul roi lombard contre lequel le pape utilise des mots uniquement hostiles : c'est Autari, le prédécesseur d'Agilulf, défini par Grégoire comme *nefandissimus Autarith* dans la fameuse lettre dans laquelle il condamne sévèrement l'interdiction imposée par le roi aux Lombards de baptiser leurs enfants dans la foi catholique<sup>34</sup>. Pourtant, ici l'hostilité est liée à un seul acte concret : en effet, la lettre, qui est adressée *universis episcopis Italiae*, révèle plutôt une situation claire de coexistence, dans laquelle les évêques peuvent travailler à persuader les Lombards d'abandonner l'arianisme.

La lettre, il est vrai, a été écrite en 591, quand Agilulf était déjà roi, avec lequel, comme nous l'avons vu, Grégoire avait des liens étroits : le roi s'était converti au catholicisme et avait restitué aux évêques de nombreux biens confisqués pendant la première phase de la conquête lombarde<sup>35</sup>. Mais il ne faut pas oublier que le même Agilulf, quelques années avant l'accord de paix, avait ravagé la campagne autour de Rome, contraignant même le pape, terrifié, à s'arrêter au cours d'une homélie. Ce qui frappe, comparé au drame de la situation décrite plus tard par Grégoire dans une lettre à l'empereur Maurice – « J'ai vu de mes propres yeux les Romains liés avec des cordes autour du cou comme des chiens, qui ont été conduit en France pour y être vendus » –, c'est le changement très rapide et complet d'attitude envers Agilulf<sup>36</sup>. On peut en déduire que la dureté des moments de guerre n'implique pas une attitude d'opposition totale, mais laisse la place à la collaboration quand les circonstances le permettent.

Après tout ni Agilulf, malgré la terreur causée à Grégoire le Grand, ni aucun des rois lombards qui lui ont succédé, n'ont jamais vraiment essayé de prendre Rome. La force des murs de la ville et le prestige sacré du pape ont, sans aucun doute, joué un rôle important pour arrêter les Lombards, mais il me semble qu'il y a quelque chose de plus : leurs rois n'ont jamais eu comme véritable objectif d'arriver à Rome, car ils auraient rompu l'équilibre de la péninsule, dans lequel ils avaient construit leur propre domination politique. Par conséquent, il me semble qu'il est bien possible d'entrevoir les caractéristiques d'un système, bien que forcé, de rivalité et de coopération dans le même temps, qui a duré pendant toute l'histoire de l'Italie, lombarde et byzantine, jusqu'aux premières décennies du VIII<sup>e</sup> siècle. Le seul souverain qui est arrivé à Rome fut l'empereur byzantin Constantin II, qui s'est comporté d'une façon hostile, en pillant les églises de la

33 *Epistolae Langobardicae collectae*, n. 1, p. 693; C. Azzara, *Il regno longobardo in Italia e i Tre Capitoli*, in C. Chazelle et C. Cubitt (éd.), Turnhout, 2007, p. 209-222.

34 *Gregorii I Papae Registrum epistolarum*, I, 17, p. 23.

35 Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, IV, 6, p. 118.

36 *Gregorii I Papae Registrum epistolarum*, V, 36 (595), p. 317-320.



ville<sup>37</sup>. Ce qui finalement n'est qu'un paradoxe apparent : Constant, contrairement aux rois lombards, était étranger au système italien et par conséquent, il a été le seul qui, avant le VIII<sup>e</sup> siècle, a vraiment essayé de le faire sauter.

Dans la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, au contraire, la profonde crise interne de l'Italie byzantine, déclenchée par la résistance contre la doctrine iconoclaste, permit au roi Liutprand d'abord, puis à son successeur Aistolf, de miner le système de coexistence forcée des deux Italies, provoquant – avec la conquête de Ravenne – l'effondrement de l'Exarchat et la fin d'un équilibre qui avait duré cent cinquante ans<sup>38</sup>. Et pourtant, l'épisode où les guerriers lombards, qui, ayant réussi à pénétrer dans Rome à l'époque de Didier, ont été presque paralysés par la grandeur de l'événement et facilement vaincus, puis chassés par les Romains, me semble révélateur<sup>39</sup>. Rome n'avait jamais été attaquée par les rois lombards et même dans ce nouveau contexte politique, la conquête n'était pas l'objectif réel. Aistolf s'était contenté d'imposer une taxe sur les Romains à la façon des anciens empereurs et Didier peut avoir eu peur de provoquer l'intervention des Francs, ce qui n'était pas le cas de Liutprand, qui entretenait d'excellentes relations avec les Francs de Charles Martel et Pépin<sup>40</sup>. Probablement, le roi Liutprand a été arrêté par son respect pour le pape, qu'il appelait *in omni mundo caput ecclesiarum Dei* dans ses lois<sup>41</sup>, mais aussi par une tradition de plus de cent ans de coexistence et d'acceptation mutuelle entre le royaume et l'Italie byzantine, dont la ville du pape était le symbole. Il n'est donc surprenant que, après la fin du royaume lombard en 774, le duc de Bénévent Arechis, pour se défendre contre les Francs, voulut se soumettre à l'empereur de Byzance en prenant le titre de patrice et en réaffirmant symboliquement un lien séculaire qui avait marqué toute l'histoire lombarde, en faisant alterner rivalité militaire et intégration politique<sup>42</sup>.

En conclusion, je crois que nous pouvons avancer l'idée, dans l'Italie des VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles, d'un système politique en équilibre, dans lequel les parties, qui étaient formellement en conflit, étaient souvent obligées de coopérer ou au moins d'accepter leur existence mutuelle. Dans ce système, les acteurs (les rois et les papes surtout, mais aussi les ducs, les exarques, les commandants militaires) ont été parfois obligés de modifier leurs projets et leurs actions de manière radicale. Par conséquent, ce système peut être compris en utilisant – à grande échelle – le concept de coopération qui est le thème général de ce volume.

37 Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, V, 11, p. 149-150.

38 S. Gasparri, *Italia longobarda. Il regno, i Franchi, il papato*, Rome-Bari, 2012, p. 85-103.

39 *Vita Stephani III*, in L. Duchesne (éd.), *Le liber Pontificalis*, II, Paris, 1892, p. 469-470.

40 *Vita Stephani II*, in L. Duchesne (éd.), *Le liber Pontificalis...* cit.n°39, p. 441 (le taxe imposée par Aistolf) ; Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, VI, 53, p. 183 (Liutprand et Pépin).

41 *Liutprandi Leges*, in C. Azzara – S. Gasparri (éd.), *Le leggi dei Longobardi*, Rome, 2005, n. 33 (723), p. 160.

42 *Codex Carolinus*, éd. W. Gundlach, Berlin, 1899 (*M.G.H. Epistolae Merowingici et Karolini aevi*, I), n. 83, p. 616-619 (Hadrien I<sup>er</sup> à Charlemagne, 788).

